



HAL
open science

Du culte des reliques à celui du reliquaire, évolution des pratiques en Midi-Pyrénées (de la fin du XIXe siècle aux années 1960)

Ariane Dor

► To cite this version:

Ariane Dor. Du culte des reliques à celui du reliquaire, évolution des pratiques en Midi-Pyrénées (de la fin du XIXe siècle aux années 1960). Reliques, reliquaires et culte des saints dans la France du Sud-Ouest, Oct 2016, Rocamadour, France. hal-02078322

HAL Id: hal-02078322

<https://hal.science/hal-02078322>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du culte des reliques à celui du reliquaire, évolution des pratiques en Midi-Pyrénées (de la fin du XIX^e siècle aux années 1960)

Ariane Dor, Conservatrice du patrimoine, DRAC Occitanie

Le propos de cet article n'est pas de revenir sur le contexte général du renouveau de la présentation des trésors opéré au cours du siècle dernier, mais de remettre en perspective les pratiques de restauration et de révélation de l'objet (le reliquaire) et son contenu (la relique), à travers des exemples choisis dans l'ancienne région Midi-Pyrénées.

Le renouveau du culte des saints dans le dernier quart du XIX^e siècle à travers quelques exemples midi-pyrénéens : de l'occulte à l'ostentatoire

Culte de nouvelles reliques et nouveau culte d'anciennes reliques

Le renouveau du culte des reliques au XIX^e siècle connaît de nombreuses manifestations dans le Sud-Ouest de la France. En Aveyron, l'évêque réformateur Mgr. Ernest Bourret (1871-1896) redonne un nouvel élan aux sanctuaires de son diocèse. Il s'appuie sur des cultes anciens pour attiser la ferveur des Aveyronnais, qu'il renouvelle avec ingéniosité. À Ceignac (commune de Calmont), le culte marial, devenu moribond après l'interruption de la période révolutionnaire, est réactivé par une cérémonie de couronnement de la statue médiévale de la Vierge, célébrée en grande pompe par Mgr. Bourret, porteur de la bénédiction du Souverain pontife (Fig.1) ¹.

À Conques, le culte de sainte Foy trouve miraculeusement un nouvel élan lors de la découverte en 1875 de nouvelles reliques dans un coffre extrait des maçonneries qui chemisaient les colonnes du chœur. Procès-verbaux et examens par des spécialistes concluent que les ossements proviennent tous de la dépouille d'une jeune fille de douze à seize ans, âge qui correspond, selon la légende, à celui de sainte Foy au moment de son martyre. La découverte des reliques s'accompagne de nombreuses cérémonies et processions de Conques à Rodez, mais également de plusieurs envois à d'autres diocèses de parcelles prélevées sur les ossements de la sainte, qui contribuent à faire rayonner le culte de sainte Foy à travers la France ².

Mgr. Bourret a aussi l'idée de promouvoir à la canonisation des saints rouergats, dont on conservait encore des fragments de reliques. En 1883, il obtient de Rome la canonisation de saint Hilarion, prêtre d'Espalion martyrisé au VIII^e siècle par les Sarrasins. Les débris de reliques du saint font alors l'objet de grandes processions et d'une translation dans la nouvelle église paroissiale ³.

1

FAU, 2017, p. 363-364. Je remercie chaleureusement Jean-Claude Fau d'avoir bien voulu me communiquer son article alors encore non publié ; synthèse très complète et passionnante de l'épiscopat de Mgr Bourret.

2

Procès-verbaux, 1880.

3

FAU, 2017, p. 371.

Nouveaux ornements ; nouvelle iconographie

Le culte des reliques revitalisé au XIX^e siècle en Aveyron par l'apport de reliques de martyrs chrétiens des premiers siècles, par la réinvention de reliques de saints rouergats ou encore par les reliques de saints nouvellement canonisés, s'accompagne de dispositifs de mise en scène de translation et de procession grandioses, propres à encourager la ferveur populaire.

Les objets directement placés en contact avec les reliques bénéficient de travaux de restauration ou de création, confiés aux meilleurs artisans de leur temps. Les évêques de Rodez font ainsi appel à des orfèvres parisiens pour réaliser de nouveaux reliquaires, comme ceux contenant les reliques de la cathédrale Notre-Dame, répertoriées et classées par une commission diocésaine réunie le 15 décembre 1857. La réalisation de quatre grandes châsses, livrées le 10 août 1859, est confiée à l'orfèvre parisien Charles-Eugène Trioullier (Fig.2) ⁴.

Mais la collaboration la plus prolifique sera celle nouée entre Mgr Bourret et l'orfèvre parisien Placide Poussielgue-Rusand, établie au moins dès le début de son ministère à Rodez, puisque c'est lui qui répare une crosse épiscopale de la cathédrale en novembre 1871, probablement celle que l'évêque utilisera pour son sacre à l'église paroissiale de Saint-Sulpice le 30 du même mois ⁵.

Quant à la création de reliquaires ou d'ornements du culte, l'une des premières commandes de l'évêque à l'orfèvre est la réalisation de deux couronnes ornées de pierreries en 1874 pour coiffer la statue de la Vierge à l'Enfant médiévale de Ceignac ⁶. L'année suivante est celle de la découverte extraordinaire, lors de travaux menés dans le chœur de l'abbatiale de Conques, d'un coffre en cuir orné d'émaux – dit de Boniface du nom de l'abbé inscrit sur plusieurs médaillons émaillés – renfermant des reliques, qui coïncide justement avec le vœu de Mgr Bourret de revivifier le culte de sainte Foy. Les travaux de restauration et de création qui s'ensuivent justifient le voyage de Poussielgue-Rusand à Conques⁷, auquel sont commandées trois œuvres pour magnifier la Majesté, le coffre de Boniface (Fig. 3) et le voile de sainte Foy découvert dans le coffre (Fig. 4). Comme souvent en matière d'arts décoratifs à cette époque⁸, le dessin de deux d'entre elles est confié à un architecte. Gonzague Grinda, originaire de Marseille mais attiré en Aveyron par Mgr. Bourret afin de participer à *l'Atlas des paroisses du diocèse de Rodez* ⁹; il fournit les dessins des châsses de la

4

PARONETTO, 2004, p. 137 et 212.

5

PARONETTO, 2004, p. 216.

6

FAU, 2017, p. 363.

7

Procès-verbaux, 1880, p. 63.

8

À Rodez, la châsse qui enferme les reliques de saint Artémon, translâtées en 1839, a été réalisée par un ébéniste ruthénois sur un dessin de l'architecte départemental Etienne-Joseph Boissonnade. Voir PARONETTO, 2004, p. 47. De même, les collaborations entre P. Poussielgue-Rusand et E. Viollet-le-Duc, pour la réalisation d'éléments de second œuvre, sont bien connues.

9

Sur la réalisation de *l'Atlas des paroisses du diocèse de Rodez*, voir FAU, 2017, p. 358. La participation de G. Grinda à cet ouvrage est notamment attestée dans Grinda, 1879.

Majesté et du coffre de Boniface. Il s'inspire dans ce but « *des autres chefs-d'œuvre de Conques, de l'architecture de l'église* » et d'un style romano-byzantin qui sied, selon lui, à l'esprit du lieu ¹⁰.

La découverte du coffre de Boniface en 1875 offre par ailleurs de nouveaux modèles déclinés par Placide Poussielgue-Rusand dans ses créations d'objets d'art religieux. Les médaillons émaillés découverts sur le coffre n'étaient pas inédits, puisque d'autres émaux similaires, provenant probablement d'un ancien coffret réutilisé en tronc à l'entrée de la chapelle Sainte-Foy, avaient été acquis avant 1856 par le collectionneur Jean-Baptiste Carrand avant de passer dans la collection de l'architecte et érudit Victor Gay ¹¹. Mais c'est sans doute la restauration du coffre de Boniface en 1878 (voir infra) qui donne l'idée à Poussielgue-Rusand de décliner les médaillons et le cuir clouté pour en faire des créations qu'il introduit dans son catalogue¹². Les matrices des médaillons émaillés, qu'il avait dû créer pour restituer des médaillons manquants ¹³, lui ont permis de décliner le motif sur plusieurs répliques du coffres de Boniface, dont certaines seront envoyées par Mgr Bourret, avec une parcelle de relique de la sainte, à plusieurs diocèses (Fig. 5).

Celui d'Agen, privé des reliques de la sainte par le vol de ses ossements par des moines de Conques au IX^e siècle, bénéficie à cette occasion de faveurs particulières. À la demande de Mgr. Bourret, l'architecte Gonzague Grinda fait réaliser une statue de la martyre en plâtre par le sculpteur aveyronnais de quelque renommée Henri-Edouard Vernhes (1854-1926)¹⁴. Dans le texte qui accompagne la livraison de la statue à la paroisse Sainte-Foy d'Agen en 1881¹⁵, Gonzague Grinda s'enorgueillit d'avoir créé un nouveau type iconographique de la sainte, fidèle à la vision archéologique d'un personnage du Haut Moyen Âge. Les vêtements de la sainte, peints par un artiste parmi « *les plus distingués de l'école chrétienne de Düsseldorf* » reproduisent les tissus découverts dans la Majesté et dessinés par l'architecte au moment de la translation des reliques. Cette statue est probablement celle qui se trouve encore aujourd'hui dans la niche au-dessus de l'autel de l'église Sainte-Foy d'Agen (Fig. 6). La polychromie de ses vêtements, que Grinda comparait aux tissus des IV^e et V^e siècles qu'il avait pu observer au musée d'Art et d'Industrie de Lyon, a malheureusement

¹⁰

Procès-verbaux, 1880, p. 63 et 89-92.

¹¹

Enamels of Limoges, 1996, p. 78-86

¹²

Je remercie Gaël Favier, doctorant à l'École pratique des Hautes Études, pour ses informations sur le catalogue et les créations de P. Poussielgue-Rusand, ainsi que Laurent Fau, conservateur des antiquités et objets d'art de l'Aveyron, de m'avoir fait connaître plusieurs des ces coffrets.

¹³

Arch. dioc. de Rodez, Paroisses, Conques (2 – XIX-XX^e siècles), Reliques. Lettre de P. Poussielgue-Rusand à Mgr Bourret, en date du 22 mars 1878 : « Pour la châsse [...], M. Gay n'a pas les émaux, et j'en ferai de nouveaux, ce qui ne présente aucune difficulté ». Poussielgue-Rusand n'a refait que trois médaillons sur les 31 qui ornent le coffre de Boniface (voir *Enamels of Limoges*, 1996, p. 78 et fig. p. 80), selon deux modèles différents (un oiseau passant vers la droite et un médaillon avec deux oiseaux affrontés de part et d'autre d'un motif végétal stylisé). Ce sont ces deux modèles qu'il remploie exclusivement sur toutes les répliques identifiées à ce jour.

¹⁴

Arch. dioc. de Rodez, Paroisses, Conques (2 – XIX-XX^e siècles), Reliques. Devis du « sculpteur Vernhes, sculpteur aveyronnais, élève de l'école des Beaux-Arts – 9, rue d'Assas, Paris », s. d.

¹⁵

GRINDA, « La fête de sainte Foi », *La Semaine catholique du diocèse d'Agen*, 7^e année, n°42, 15 octobre 1881, p. 674-677

été recouverte d'une peinture uniforme de couleur ocre.

L'intérêt d'art et d'histoire rejoint celui du culte

À une époque qui se passionne pour le Moyen Âge, qui en étudie avec un intérêt si vif l'histoire et les monuments, qui respire avec délices le parfum de foi, d'honneur et de poésie qu'exhalent ses souvenirs, on ne nous saura pas mauvais gré peut-être de reproduire une des scènes religieuses de cet âge, objet de tant de recherches et de tant d'admiration¹⁶.

C'est ainsi que Mgr. Giraud, évêque de Rodez (1830-1841), évoque dans un opuscule consacré au culte des reliques l'intérêt de son siècle et de ses pairs pour les reliques, objets de culte mais également d'études historiques et artistiques. En effet, tout au long du siècle et jusqu'au début du XX^e siècle, les reliques font l'objet de nombreuses publications, non pas uniquement pour démontrer leur authenticité dans des revues catholiques, mais pour étudier leur apport à l'histoire et à l'art. Les revues des sociétés savantes sont des supports privilégiés pour ces études, menées par des clercs mais également par des érudits locaux laïcs.

Une étude statistique des membres des sociétés savantes, dans le Sud-Ouest comme ailleurs, pourrait montrer combien le rôle des ecclésiastiques a été important dans l'essor d'une érudition locale, depuis les années 1830 jusqu'au début du XX^e siècle.

La personnalité du chanoine Pottier est révélatrice à ce titre de l'implication du clergé dans l'étude de l'histoire de la région, et plus particulièrement celle du département du Tarn-et-Garonne. Fondateur et premier président de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne en 1866, à l'issue d'une réunion du Congrès archéologique organisée à Montauban, Cahors et Guéret à son initiative, le chanoine Pottier est un infatigable découvreur et protecteur du patrimoine bâti et mobilier du département¹⁷. Son statut d'ecclésiastique d'une part, et de premier conservateur des Antiquités et Objets d'art du département¹⁸ d'autre part favorise son accès au mobilier et reliques des églises du diocèse de Montauban.

Il assiste, voire favorise, les reconnaissances de reliques qui ont lieu sur le territoire du Tarn-et-Garonne, et en publie des observations, portant à la fois sur des reliques elles-mêmes, mais également sur l'intérêt de leurs authentiques¹⁹ et de leurs reliquaires²⁰. Les enveloppes en tissus anciens attirent

¹⁶

PARONETTO, 2004, p. 45

¹⁷

Plusieurs articles ont été consacrés à la personnalité du chanoine Pottier, voir par exemple les discours prononcés lors de l'inauguration de la plaque commémorative du chanoine Pottier, in *Centenaire*, 1966, p. 9-34 ou Boutonnet, 1988, p. 119-221. Les tables du Bulletin de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, publication privilégiée des travaux du chanoine Pottier, sont en ligne sur le site de la société savante, et donnent une idée des nombreux articles publiés sur les objets d'art religieux par le chanoine Pottier : <https://www.sahtg.fr/bulletin2.html> [consulté le 15/04/2017].

¹⁸

À partir de 1908, date de la création de la mission de conservateur des Antiquités et Objets d'art, en vertu du décret du 11 avril 1908.

¹⁹

Voir par exemple, POTTIER, 1912.

²⁰

Parmi les ensembles de reliques importants du département, il participe à la reconnaissance de celles de l'ancienne abbaye de Grandselve (1865 et 1896) ou encore de Montpezat-de-Quercy (1901).

particulièrement son attention, puisqu'il commente abondamment, dès 1865, les textiles retrouvés dans l'église et les reliquaires de l'ancienne collégiale de Montpezat-de-Quercy lors d'une séance du Congrès archéologique²¹. Il y décrit les sachets à reliques, et notamment l'aumônière brodée du XIV^e siècle. Quelques années plus tard, c'est un article plus savant encore qu'il livre sur le tissu dit de la légende d'Alexandre de la même église²². Ses observations sont nourries par des correspondances qu'il a noué depuis quelques années avec Mgr Barbier de Montault, grand spécialiste du cérémonial catholique et auteur de nombreux travaux sur l'étude des vêtements liturgiques, et avec Augustin Terme, alors directeur du musée des Tissus de Lyon.

Ses observations s'accompagnent parfois de prélèvements de fragments de tissus, dont certains sont toujours conservés à la cathédrale de Montauban (Fig. 7). L'intérêt du chanoine pour les tissus anciens se manifeste également via ses acquisitions pour enrichir son musée diocésain, dont un fragment du saint Suaire de Besançon (Fig. 8)²³.

Cette collection s'enrichit de nombreux autres objets d'art liés au culte des reliques, glanés dans le département au gré des recherches du chanoine, ou acquis à titre onéreux lors de ventes ou à des marchands. Le trésor de la cathédrale est ainsi dépositaire d'un reliquaire des Saints Innocents que le chanoine a acquis et qui proviendrait de l'ancienne abbaye bénédictine de Mas-Grenier (Fig. 9)²⁴, ou encore d'une croix reliquaire provenant de Monpezat-de-Quercy (Fig. 10), que le chanoine aurait sauvée de la destruction²⁵.

La dissociation des reliques et de leurs reliquaires

La mise en place progressive d'une administration des Monuments historiques et le transfert progressif de la gestion du patrimoine mobilier de l'Église à l'État

On sent encore dans les actions et écrits des prélats de cette fin du XIX^e siècle, une appétence égale ou presque pour l'étude des reliques, de leurs authentiques et de leurs reliquaires. Mais peu à peu l'intérêt du culte d'une part, et des objets d'art voués au culte d'autre part, font l'objet d'études et de disciplines indépendantes. Cette translation de l'intérêt des reliques à celui de leurs reliquaires est favorisée par la mise en place, à partir des années 1830, d'une administration nationale chargée des Monuments historiques, qui introduit la légitimité de l'action de l'État dans un domaine jusque là principalement investi par les sociétés savantes locales, auxquelles participaient largement, nous l'avons vu, les ecclésiastiques.

La transition ne se fait d'ailleurs pas sans elles, puisque les services de l'État s'appuient encore largement sur leurs services encore jusqu'à la fin du siècle, pour établir des inventaires et des listes de

21

POTTIER, 1866.

22

POTTIER, 1902a.

23

POTTIER, 1902b.

24

POTTIER, 1877.

25

« Société archéologique de Tarn-et-Garonne, Séance ordinaire du mois de juillet 1872 », *Bulletin archéologique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. II, 1872, p. 286-287

protection d'objets mobiliers. En 1897, on crée un poste d'inspecteur général adjoint chargé du classement des objets mobiliers, mais la même année une décision ministérielle fait des sociétés savantes des correspondants de la commission des Monuments historiques²⁶. La loi de séparation de l'Église et de l'État ayant montré que le devenir du patrimoine mobilier religieux devait faire l'objet d'une vigilance particulière, des personnalités sont désignées dans chaque département pour proposer des protections et effectuer des récolements : ce sont les conservateurs des Antiquités et Objets d'art (CAOA). Comme au sein des sociétés savantes, les ecclésiastiques jouent un rôle important (mais déclinant au cours du XX^e siècle) parmi les CAOAs. Ils étaient encore 44 en 1970²⁷, ils ne sont plus que deux aujourd'hui²⁸.

Les enjeux de la restauration de la Majesté sainte Foy et du coffre de Boniface à Conques en 1878 sont révélateurs de cette déprise progressive de l'Église sur la gestion et la restauration des objets, au profit de la Commission des Monuments historiques. L'évêque Mgr. Bourret avait pris l'initiative d'envoyer, par chemin de fer et sans avertir l'administration en charge des Monuments historiques, la Majesté et le coffre à l'orfèvre parisien Poussielgue-Rusand. La Commission, surprise et inquiète des conséquences de cette restauration, dépêche l'un de ses membres, Edmond du Sommerard, alors directeur du musée de Cluny, dans l'atelier de l'orfèvre. Du Sommerard ne se contente pas de donner des consignes sur la conduite de la restauration, mais propose également à la Commission d'« *accentuer l'action de l'État sur le trésor de Conques* » par l'octroi d'une allocation de 1200 francs, que n'avait pourtant jamais réclamée l'évêque. Cette proposition est validée, et pour achever de démontrer à l'évêque que c'est elle qui doit avoir l'initiative et le contrôle des restaurations, la Commission lui refuse au contraire une demande de subvention pour la restauration du coffre de Boniface. Ce refus de principe ne craint pas de s'appuyer en outre sur une erreur d'appréciation, puisque Edmond du Sommerard indique que le coffre, « *loin de présenter l'intérêt que lui attribue l'évêque de Rodez* », ne mérite pas l'octroi d'une subvention²⁹.

Les travaux d'historiens de l'art et les Expositions universelles achèvent d'opérer la séparation entre les reliques d'une part, et les objets d'art que représentent les reliquaires d'autre part. À Conques, Prosper Mérimée, premier illustre inspecteur des Monuments historiques (1834-1860), avait déjà souligné l'intérêt des pièces du trésor lors de son passage en 1838³⁰. Mais c'est un conservateur de musée et futur directeur du musée de Cluny, Alfred Darcel, qui publie en 1861 un commentaire approfondi, du point de vue de l'art, sur les pièces du trésor³¹. L'intérêt que leur portera les savants ira croissant, et, désormais, le grand public les

26

KAGAN, 2008, p. 24-25

27

KAGAN, 2008, p. 28

28

Ministère de la Culture et de la Communication, *Synthèse des bilans d'activité des conservateurs des Antiquités et Objets d'art*, année 2015, p. 7 (état au 31 décembre 2015).

29

Arch. Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (MAP), documentation des objets mobiliers, Conques, ancienne abbaye Sainte-Foy. Transcriptions de courriers et de rapports de l'architecte Jules-Camille Formigé, Edmond du Sommerard et Mgr. Bourret, avril 1878-février 1879.

30

MÉRIMÉE, 1838

31

réclame lors des Expositions universelles³². La dissociation des reliques et de leurs reliquaires est alors achevée. Physiquement, les reliques sont répertoriées avant envoi par des commissions diocésaines, qui les conservent pendant la durée de l'exposition des reliquaires à Paris. Symboliquement, les reliquaires sont désormais recherchés pour leurs qualités artistiques et historiques, alors que l'intérêt pour leur contenu décline.

Les préparatifs de l'Exposition universelle de 1889 témoignent à nouveau de la divergence de ces intérêts, portés d'une part par le clergé et d'autre part par les organisateurs de l'exposition, que l'on retrouve dans l'introduction du procès-verbal d'extraction des reliques³³

Considérant que les pièces qui composent [le trésor] sont plutôt des objets pieux que des objets d'art, Mgr. l'évêque ne crut pas devoir livrer pour une exposition profane des objets offrant un caractère religieux. Vaincu par le Ministre des cultes, pour concilier autant que possible les sentiments religieux avec le désir et presque des ordres vivement exprimés, Monseigneur a fait enlever préalablement les reliques contenues dans les différents reliquaires qui devaient être envoyés à Paris.

À l'issue de l'exposition, les ossements seront replacés dans leurs reliquaires, mais un intérêt croissant pour les objets d'art qui se trouvent à l'intérieur des reliquaires va justifier, dans la première moitié du XX^e siècle, le dépouillement progressif des reliquaires de leur contenu et parfois même des ornements de leur contenant. À Conques, c'est le chanoine Eugène Chartraire, « inventeur » des célèbres tissus anciens de la cathédrale de Sens, qui effectue un voyage en 1933 dans le but de découvrir les richesses de celui qu'il considérait comme le deuxième trésor en importance de France. Il fait extraire de leurs reliquaires et mettre sous-verre une quinzaine de soieries (Fig. 11), et projette de rédiger un article dans la publication de référence pour les Monuments historiques à l'époque, les *Mémoires et monuments* de la fondation Eugène Piot³⁴.

Vingt ans plus tard, en 1953, c'est l'inspecteur des Monuments historiques Jean Taralon qui obtient d'extraire de la Majesté les tissus anciens qui se trouvaient autour de la calotte de la sainte dans la logette à reliques. Ils seront présentés dans le trésor à partir de 1955 (Fig.12 a et 12b), date d'inauguration du trésor de Conques, pour lequel ont été conçues de nouvelles vitrines, monstrance moderne des reliquaires et autres objets du trésor.

De la critique d'authenticité des reliques à celle des reliquaires

DARCEL, 1861.

32

Plusieurs des objets du trésor sont prêtés lors des Expositions universelles de 1867, 1889 et 1900.

33

Arch. dioc. de Rodez, Paroisses, Conques (2 – XIX-XXe siècles), Reliques. Procès-verbal de l'examen des reliques extraites des reliquaires envoyés à l'Exposition rétrospective d'objets d'art au Trocadéro en 1889.

34

Arch. MAP, documentation des objets mobiliers, Conques, ancienne abbaye Sainte-Foy. Note de René Planchenault, inspecteur général des Monuments historiques, du 5 juillet 1933, et cinq tirages photographiques.

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, la politique nationale de présentation des objets mobiliers protégés au titre des Monuments historiques, par la constitution de ce que l'on appelle des « trésors », jette un nouvel éclairage sur l'étude des reliquaires en France. Le trésor de Conques fait à nouveau figure de pionnier. Inauguré le 26 juin 1955, il sert d'exemple pour les nombreux trésors aménagés dans l'ancienne région Midi-Pyrénées tout au long du troisième quart du XX^e siècle, sous les « inspectoriats » de Jean Taralon (1948-1957) et Georges Costa (1957-1982).

Cet effort de présentation des trésors dans toute la France sera commémoré par la tenue d'une exposition au musée des Arts décoratifs de Paris en 1965, où sont rassemblés des centaines d'objets provenant de Monuments historiques de l'ensemble du territoire français, et pour laquelle les travaux de prospection et de restauration, menés par les inspecteurs sur l'ensemble du territoire français, avaient commencé dès les années 1950.

Tant l'exposition temporaire des *Trésors des églises de France* que les présentations permanentes dans des « trésors » aménagés dans les Monuments historiques ont favorisé la restauration et des découvertes matérielles importantes des objets présentés, et au premier chef des reliquaires. On sait qu'à la veille de l'ouverture de l'exposition parisienne fut menée une immense campagne de restauration sur les objets alors rassemblés à Paris et facilement accessibles aux restaurateurs. Cette campagne a été précédée et suivie de nombreuses opérations de restauration d'orfèvrerie sur les objets de l'ancienne région Midi-Pyrénées, tout au long des années 1950 à 1980.

Des restaurations interventionnistes

C'est à nouveau le trésor de Conques qui livre les découvertes les plus spectaculaires, occasionnées lors d'importants travaux de restauration réalisés entre 1953 et 1954 par l'orfèvre Lucien Toulouse³⁵. Ces travaux génèrent de profonds bouleversements pour l'intégrité des reliquaires et la connaissance des objets d'orfèvrerie du trésor. Les plus connus sont ceux qui révèlent l'âme de bois d'if de la sainte Foy, alors qu'elle est dépouillée de toutes ses plaques et ajouts de différentes époques (Fig. 13). Le décorticage de la Majesté permet à notamment à Jean Taralon d'établir une critique d'authenticité des différentes pièces de la Majesté et une chronologie rigoureusement commentée de ses parties constitutives³⁶.

Jean Taralon et Lucien Toulouse découvrent également des ensembles de plaques repoussées et dispersées sur plusieurs reliquaires, qu'ils choisissent de déposer et de présenter indépendamment³⁷. C'est le cas d'un fragment de relief représentant le Christ en gloire, qui recouvrait autrefois le dos de la Majesté (Fig. 14), d'une plaque d'époque gothique déposée du dossier du siège (Fig. 15), ou encore de fragments d'une reliure

35

Arch. MAP, documentation des objets mobiliers, Conques, ancienne abbaye Sainte-Foy. Devis et mémoires de travaux de Lucien Toulouse.

36

Voir notamment TARALON, 1997.

37

Trésors des églises de France, 1965, cat. 536 et 546.

représentant le Christ trônant entouré du Tétramorphe, dispersés sur la statue de la Majesté.

Ces choix de présentation relèvent soit d'une volonté de rétablir dans leur intégrité des objets qui avaient été remployés au Moyen Âge sur les reliquaires du trésor, ou d'une volonté de restituer une vision de l'état roman des reliquaires, puisque la plaque gothique du siège de la Majesté provenait d'une réparation qui masquait une plaque ajourée plus ancienne.

La méthodologie développée à Conques de façon si spectaculaire sera appliquée durant les décennies qui suivent sur d'autres objets de l'ancienne région Midi-Pyrénées, au cours des nombreuses campagnes de restauration d'orfèvrerie qui réalisées par Lucien et Jean-Claude Toulouse, « réparateur(s) d'objets d'art » selon l'en-tête de leur devis et mémoires de travaux, et partenaires exclusifs des services de l'État en charge des Monuments historiques jusque dans les années 1990³⁸. La pratique du démontage et des reliquaires, des remembrements et/ou des compléments, ou encore des décapages de polychromie³⁹ perdue jusque dans les années 1980. Quoiqu'interventionnistes, ces restaurations sont alors dans l'esprit de leur temps, dans une vision partagée par tous les membres de la commission des Monuments historiques de l'époque.

Il est toutefois étonnant de constater que les inspecteurs et restaurateurs de l'époque envisagent des (dé)restaurations que certains conservateurs avaient encore refusé près d'un siècle plus tôt. En 1878, seule une consolidation de la Majesté de Conques avait emporté l'approbation de l'Administration en charge des Monuments historiques, à l'exclusion de toute dépose d'éléments disparates et de tout complément. Pourtant, il n'avait pas échappé à Edmond du Sommerard que la statue avait été rapiécée au fil des siècles par des plaques découpées dans d'autres reliquaires, que Jean Taralon a fini par reconstituer en 1954. De même, les bâtes vidées de leur cabochon sur la Majesté ont été simplement consolidées en 1878, « sans se préoccuper des absences », alors que l'on constate au contraire que, dans les années 1960, on pouvait envisager de fabriquer de nouvelles pierreries pour combler des lacunes.

À Castelnau-de-Montmiral (Tarn) par exemple, après le vol de pierreries sur la croix-reliquaire des comtes d'Armagnac (Fig. 16) constaté au moment du prêt de l'objet à l'exposition des *Trésors des églises de France* en 1965, il fut décidé de combler les manques des plus grosses bâtes en y plaçant des cabochons de cristal de roche neuf, sur l'avis de Jean Taralon⁴⁰.

La lecture de l'ensemble du procès-verbal de la commission des Monuments historiques du 12 mai 1969 donne toutefois des éléments de contexte qui nuancent ce qui pourrait être interprété comme un manque de rigueur de la part des inspecteurs de l'époque par rapport à leurs prédécesseurs. Seuls les plus gros cabochons, dont les manques altéraient sérieusement la présentation de l'objet, et risquaient de déformer à terme les parois des bâtes, furent comblés. Le choix se porte d'abord, par souci de lisibilité, sur un mastic

38

Arch. MAP, Fonds G. Costa, 1989/009. Le récolement du fonds Costa montre que pas moins de quatre-vingt opérations de restauration ont été menées entre les années 1950 à 1980 dans l'ancienne région Midi-Pyrénées, toujours exécutées par Lucien et Jean-Claude Toulouse.

39

Voir par exemple, COSTA, 1980.

40

Arch. MAP, Fonds G. Costa, 1989/009/003/010.

d'orfèvre ou sur des cabochons en plexiglas « comme ce qui a été fait jadis au Louvre ». Mais les arguments qui montrent que l'objet est à la fois un objet précieux et un objet de culte, et doit être restauré avec des matériaux nobles, finissent par l'emporter, non sans de longues délibérations. La restauration de l'objet fait preuve d'une grande rigueur, puisque la croix est précisément dessinée, les pierres numérotées et les éléments ajoutés lors d'anciennes restaurations sont « mis de côté pour être conservés comme documents ».

Bilan de la connaissance des objets grâce à cette politique de présentation dans des trésors

Quoique interventionnistes, ces restaurations fondamentales, qui modifient l'intégrité des objets, sont riches en découvertes et ont un apport considérable pour la connaissance de l'orfèvrerie dans le Sud-Ouest, mais également dans la France entière. Pour les objets les plus remarquables, les inspecteurs des Monuments historiques s'entourent d'ailleurs de compétences spécifiques pour l'analyse scientifique appliquée au patrimoine. Jean Taralon cherche ainsi à faire appel au Laboratoire national d'essais, basé au Conservatoire des arts et métiers à Paris, pour analyser les différentes plaques en or couvrant la châsse de Pépin à Conques, et tenter d'en déduire une chronologie, qui puisse appuyer le projet de restauration justifiant la dépose des plaques latérales⁴¹. Dans cette même démarche de documentation et d'identification, Georges Costa sollicite après 1965 le Service public de la garantie, à la Chambre de commerce de la ville de Paris, pour examiner les pierres précieuses de la croix reliquaire de Castelnaud-de-Montmiral⁴². Le remplacement des pierreries par de la verroterie avant 1965 avait montré que l'enquête auprès de gemmologues était indispensable pour une meilleure connaissance et un contrôle plus étroit des futures restaurations de la croix.

Ces investigations font l'objet de nombreuses publications par les inspecteurs, qui soulignent leur intérêt pour l'étude de l'orfèvrerie. Ils participent tous deux à la rédaction du catalogue de l'exposition de 1965, pour laquelle Jean Taralon rapporte les objets du trésor de Conques et Georges Costa ceux du Toulousain et de la Gascogne⁴³. La place accordée pour le trésor de Conques dans le catalogue, et le nombre d'objets représentés pour l'ensemble de la région montre l'implication particulière des deux inspecteurs dans la redécouverte et la recherche appliquée à l'orfèvrerie⁴⁴. Ils publient également, tout au long de leur carrière d'inspecteurs des Monuments historiques, de nombreux travaux portant sur des reliquaires. Jean Taralon ne cessera d'alimenter et d'explorer les secrets du trésor de Conques jusqu'à sa mort ; les plus célèbres de ses travaux portant sur la Majesté de sainte Foy⁴⁵. Quant à Georges Costa, sa bibliographie compte près d'une

41

Arch. MAP, documentation des objets mobiliers, Conques, ancienne abbaye Sainte-Foy et Taralon, 1997, p. 55, note 66.

42

Arch. MAP, Fonds G. Costa, 1989/009/003/010.

43

JACQUELINE, 2013, p. 17-18.

44

Près de cent objets sont présentés dans le chapitre consacré à la « Gascogne, Haut-Languedoc, Quercy et Rouergue » ; seules deux autres régions sur les seize chapitres de l'ouvrage comptent un nombre de notices équivalent. Voir JACQUELINE, 2013, doc. 3.

45

TARALON, 1997, p. 11-73.

dizaine d'articles portant sur l'étude des trésors et de leurs reliquaires⁴⁶.

Bibliographie

BOUTONNET Jean, « Deux Beaumontois présidents de notre société », *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. 113, 1988, p. 219-223.

Centenaire de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, 1866-1966, Imprimerie du Moustier, Montauban, 1966.

COSTA Georges, « Le buste reliquaire de Saint-Aventin et les bustes d'orfèvrerie en Comminges », *Revue du Comminges*, 1980, 1^{er} trimestre, p. 745-757.

DARCEL Alfred, *Trésor de l'église de Conques*, Librairie archéologique Victor Didron, Paris, 1861.

Enamels of Limoges, 1100-1350, catalogue de l'exposition, Paris, Musée du Louvre, 23 octobre 1995 – 22 janvier 1996 ; New York, Metropolitan Museum of Art, 5 mars – 16 juin 1996. The Metropolitan Museum, New York, 1996.

FAU Jean-Claude, « Le cardinal Ernest Bourret, évêque de Rodez (1871-1896) », *Études aveyronnaises*, 2017, p. 355-382.

GRINDA Gonzague, « Excursion archéologique dans le canton de Conques », *Mémoires de la Société des sciences, lettres et arts de l'Aveyron*, t. XI, 1879, p. 195-211.

JACQUELINE Isabelle, *L'exposition Les Trésors des églises de France, 5 février – 24 mai 1965*, Paris, École du Louvre, mémoire d'étude de 1^{ère} année de 2^e cycle, mai 2013.

KAGAN Judith, « Des antiquités et objets d'art au patrimoine mobilier », *Icônes et idoles, Regards sur l'objet Monument historique*, Actes Sud, Arles, 2008, p. 23-39.

MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage en Auvergne*, H. Fournier, Paris, 1838, p. 189-192.

PARONETTO Sarah, *La vie d'un monument : la cathédrale de Rodez de la Révolution à l'entre-deux-guerres*, Université Toulouse II-Le Mirail, UFR d'Histoire, Arts et archéologie, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, 2 vol., juin 2004.

POTTIER Fernand (Abbé), « Quelles églises possèdent d'anciennes étoffes, des tapisseries ? », Compte-rendu de la première séance du 10 juin, *Congrès archéologique de France, XXXIIe session, Séances générales tenues à Cahors, Montauban et Guéret en 1865 par la Société française d'archéologie*, Derache, Paris et Leblanc-Hardel, Caen, 1866, p. 320-322.

POTTIER Fernand (Abbé), « Une châsse des saints Innocents », *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. V, 1877, 1^{er} trimestre, p. 47-49.

POTTIER Fernand (Abbé), « Tissu historié représentant la légende d'Alexandre », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1902, p. 297-301 et pl. LX.

POTTIER Fernand (Abbé), « Le saint suaire au musée diocésain », *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. XXX, 1902, 1^{er} trimestre, p. 308-309.

POTTIER Fernand (Abbé), « Les authentiques de reliques », *Bulletin archéologique, historique et artistique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. XL, 1912, p. 145-159.

Procès-verbaux authentiques et autres pièces concernant la reconnaissance des reliques de sainte Foy,

vierge et martyre, et de plusieurs autres saints honorés dans l'antique église de Conques au diocèse de Rodez, recueillis et coordonnés par Mgr Joseph-Christian-Ernest Bourret, évêque de Rodez et de Vabres, Carrère, Rodez, 1880.

TARALON Jean, TARALON-CARLINI Dominique, « La Majesté d'or du trésor de Sainte-Foy de Conques », *Bulletin Monumental*, t. 155-I, 1997, p. 11-73.

Trésors des églises de France, catalogue de l'exposition, Paris, musée des Arts décoratifs, 5 février-24 mai 1965. Caisse nationale des monuments historiques, Paris, 1966.